

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sur les traces de Lorca

Dyane Léger, *Comme un boeuf dans une cathédrale*, Moncton, Perce-Neige, 1996, 150 p.

Gérard Étienne

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Étienne, G. (1997). Compte rendu de [Sur les traces de Lorca / Dyane Léger, *Comme un boeuf dans une cathédrale*, Moncton, Perce-Neige, 1996, 150 p.] *Lettres québécoises*, (85), 35–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Sur les traces de Lorca

Dyane Léger nous apparaît comme l'héritière de la grande poésie de Federico García Lorca.

POÉSIE
Gérard Étienne

AVEC SA DERNIÈRE PRODUCTION POÉTIQUE, *Comme un bœuf dans une cathédrale*, Dyane Léger demeure fidèle à une esthétique qui, tout en écorchant la laideur au sens diabolique du terme, entraîne le lecteur sur un terrain aux magiques cavernes où l'on entre à ses risques et périls. Quel que soit le lieu où l'on se trouve, la voix narrative de Dyane Léger fait assister à l'éclosion de signes inattendus, à l'écriture des registres où la confrontation dialogique renvoie à une communication des émotions :

*De si beaux corps, répètes-tu au bout de ton souffle /
comme pour mieux t'y perdre. T'y abandonner. / Y
prendre pays. Y hisser ton drapeau. / Me faire mourir.*

Et plus loin :

*Dis-moi que tu m'aimes
en personne
ou par téléphone
[...] Et la nuit
les mots encore tièdes du parfum de l'amour
me ramèneront à la vie
un peu comme le sang apaise
l'incurable ennui de Vlad Tepes.*

À travers les littératures de la périphérie francophone, Dyane Léger nous apparaît comme l'héritière de la grande poésie de Federico García Lorca, une poésie où la narrativité des faits et des événements et l'énumération des signes anthropologiques (intemporalité, sensualité, émotions, le bleu de la nuit, etc.) mettent en évidence tous les contenus de l'imaginaire. Et c'est peut-être là la structure architecturale des formes chargées de traduire les rapports entre choses perçues « sur le sable ambré du mois de septembre en célébrant l'automne » ou recrées : « je reconnais l'existence qui a paganisé l'univers de mes rêves » et l'amplification des données ontologiques. C'est pourquoi, dès la première plongée dans ce très beau livre, j'ai tout de suite conclu à la thématique d'une poésie de l'existence. J'entends, par là, l'articulation d'une voix dont les modulations portent tantôt sur la gravité des phénomènes auxquels on s'accroche pour ne pas tomber dans le vide.

« Je cerne le contour de ce parfum désiré. Je reconnais ce que l'autopsie n'a jamais révélé », tantôt sur la clarté des nouvelles perspectives de l'écriture poétique :

Ne m'en veux pas.

*Les femmes sont les seules
à voir l'amour sur son lit de mort
à ne pas oublier qu'en vieillissant
les chiens ont besoin aussi de tendresse.*

Dyane Léger aura suivi sa voie originale avec cette force qu'elle joue sur ce que je peux appeler le clavier des négativités. En effet, outre la construction des métaphores qu'elle maîtrise avec un talent exceptionnel, chaque figure se révèle au lecteur non seulement avec ses nœuds, mais aussi avec ses notes envoûtantes. « La poésie se raconte la nuit / au moment précis où le poète perd courage. » De sorte que l'objet se pose toujours, dans cette poésie, avec son contraire. Chaque moment de la subjectivité est vécu avec sa transcendance et aussi avec ses contradictions. Chez Dyane Léger, le beau comporte aussi du laid, le sacré couvre aussi des rôles démoniaques. Autrement dit, aucun élément ne saurait se suffire à lui-même étant donné l'univers cognitif voire émotif où il se voit évoluer. Devant une telle création, on applaudit ici à l'écriture qui évite les risques de l'autobiographie même exprimée sous la forme du déguisement.

Dans un livre à paraître, *Des écrivains acadiens en situation(s)*, j'ai écrit que Dyane Léger représente, pour l'heure, l'une des voix les plus représentatives de la littérature d'expression française. La publication de son dernier livre confirme ce point de vue, dans la mesure où l'écrivaine demeure fidèle à une esthétique où l'on découvre les richesses d'une originalité des tableaux des figures à partir desquelles

chaque gamme vient refroidir la chaleur créative. On attend de Dyane Léger d'autres productions, car elle ne rate jamais ses entreprises littéraires quand elle décide de partager avec les autres le monde merveilleux des personnages ou des objets qui constituent l'essence ou sa mythologie. Et l'on dira avec elle, l'un des versets de son chant mélodieux :

*Ce soir
trop loin de la mer
J'apprends le monde à l'envers.
Les contradictions. La provocation. L'insolvable.
Des poèmes à prendre seule et nue dans une
chambre
Je découvre ma peur et ma désespérance.
Je réinvente le destin
traversée par la faite et le désir.*

Dyane
Léger

